

ORTHODOXIE

janvier 2012

N° 137

vco@gmx.fr

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
04 68 056336 OU
0616804541

Bulletin des vrais chrétiens orthodoxes sous la juridiction de S. B.
Mgr. Nicolas archevêque d'Athènes et primat de toute la Grèce

NOUVELLES

Je termine ce bulletin avant de partir pour la Grèce cette semaine-ci. En passant par la Suisse, nous y célébrerons, plaise à Dieu, la divine Liturgie dimanche prochain (dimanche de Zachée).

En Grèce, je travaillerai de nouveau dans des paroisses, tout en revenant de temps en temps en France. Étant donné l'urgence là-bas en Grèce, je me suis résigné.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

Rien n'égale la puissance de la douceur, ni la force de la patience.
Saint Jean Chrysostome
(Explications du psaume 119)

TABLE DE MATIÈRE

- EGLISE EN MOSQUEE
- JUSTICE ET MISERICORDE
- L'HISTOIRE DE HELI
- MESSAGE DE LA NATIVITÉ DU SAUVEUR
- HOMÉLIE SUR II TIM 3,1
- HISTOIRE DU BRIGAND REPENTI
- HISTOIRE DE SAINTÉ THEODORA
- HISTOIRE DE THAIS

L'Église doit être un phare dans le monde et non un feu arrière de cette société. Elle ne doit pas toujours dire «Amen» à toutes les excroissances de cette société mais courageusement prêcher la bonne Nouvelle même si ces mots sont parfois durs à entendre.

Archimandrite Cassien

MESSAGE DE LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

«Gloire à Dieu dans les hauteurs, paix sur la terre, bienveillance parmi les hommes !» (Lc 2,4) Ainsi chantaient les anges lors de la Naissance du Christ.

En premier lieu la Gloire de Dieu qui apporte la paix sur la terre et nous rend Dieu bienveillant à notre égard. Si l'homme ne glorifie plus son Dieu, il ne peut avoir la paix sur la terre et tous les efforts qu'il mène restent vains comme on voit dans le monde actuel qui est en plein crise. C'est la raison première et profonde de l'apostasie de l'humanité qui ne croit plus, qui ne glorifie plus son Créateur et veut construire un paradis terrestre dont lui-même sera le centre et le créateur.

Là où Dieu est chassé, le malin s'installe comme un parasite, et fait des ravages. Noël se vide de son contenu et devient alors une fête purement profane où le plaisir et la sentimentalité dominant comme pour d'autres fêtes chrétiennes : Pâques, Carnaval etc. Et finalement – comme on pouvait entendre sur les ondes d'une radio tout ce qu'il y a de sérieux – Noël est **aussi** une fête chrétienne.

Laissons le monde apostate, – qui va à sa perte –, de côté et voyons ce qu'est réellement la Naissance du Messie, pour un orthodoxe qui croit et vit sa foi.

«Rien de nouveau sous le soleil», disait le sage (Ec 1,9) Si ! la Naissance d'Emmanuel qui a changé complètement le monde et qui a réconcilié les hommes de bonne volonté avec Dieu. «Rien de nouveau dans le ciel», depuis toute l'éternité pourrait-t-on dire. Si ! Le «Dieu d'avant les siècles» (kontakion de la Nativité) est devenu homme afin de nous sauver. Celui «qui sans changement se fit homme», comme nous chantons dans la Liturgie, est devenu un de nous : un simple homme sans perdre sa Divinité.

Ce Dieu de gloire, dans la Kénosis (abaissement, dépouillement), est né comme un pauvre enfant dans une grotte, sans défense, persécuté, méconnu, calomnié et finalement crucifié par amour pour nous afin de nous donner une seconde chance après la chute au paradis, où l'homme s'est tourné contre son Dieu en désobéissant.

Le paradis terrestre nous est, et nous restera, fermé, mais le paradis céleste nous est maintenant ouvert et nous pouvons y accéder librement et directement depuis ce monde déchu. (Les protoplastes auraient pu y accéder directement depuis l'Éden.)

Depuis la chute du paradis il y a eu, de nouveau, une montée, où Dieu chercha à relever l'homme de sa chute et où Il S'est finalement incarné afin d'achever son oeuvre du salut. Depuis l'Incarnation il y a, de nouveau, une descente, où le Malin cherche à perdre l'homme, comme au paradis, et cela s'accélérera jusqu'à la venue de l'Antichrist qui sera anéanti par le Fils de l'homme quand Il reviendra, cette fois-ci, en gloire, pour vaincre définitivement le mal et prendre avec Lui tous ceux qui seront sauvés.

Le mystère d'iniquité, où des hommes et le Malin se perdent, ne saura anéantir le mystère du salut, où des hommes et des anges répondent librement à l'amour de Dieu. Les anges ont eu le choix entre Dieu et le mal et les hommes l'ont également. Chacun de nous est mis devant ce choix tout au long de sa vie et si par le péché il refuse son Sauveur, par la pénitence, il peut à chaque instant y revenir jusqu'au moment où il quitte cette vie.

La Naissance du Christ s'est faite une fois dans l'histoire à un lieu et une date précis. Nous la célébrons liturgiquement chaque année et elle se fait à chaque instant en nous jusqu'à ce que l'homme nouveau soit né en nous, non plus un simple homme mais un Dieu-homme par grâce.

Je termine avec les paroles de saint Jean Chrysostome : «Ce n'est point à moi de tout vous apprendre, mais à vous de travailler et de chercher, pour ne pas devenir trop paresseux». (Explication de l'épître aux Romains I)

Archimandrite Cassien



L'humble est aimé de tout le monde, il vit toujours en paix, ayant supprimé toute occasion de guerre. L'accablerez-vous d'insultes et d'affronts, qu'il gardera le silence et le supportera avec douceur; quoi qu'on lui dise, il est d'un calme que rien ne saurait exprimer, si bien qu'il reste en paix avec tous, et surtout avec Dieu.

Saint Jean Chrysostome (Explication du I Cor)

L'HISTOIRE DE HÉLI

Saint Jean Chrysostome (contre les ennemis de la vie monastique III)

Il y avait chez les Juifs un prêtre, homme sage et vertueux. Il se nommait Héli. Cet Héli était père de deux enfants; et les voyant avancer dans le sentier du mal, il ne les retenait ni ne les arrêtait; ou plutôt il les retenait et les arrêtait, mais il ne le faisait pas avec toute l'énergie qu'il aurait dû déployer. Les vices de ses enfants étaient la débauche et la gourmandise. Ils mangeaient, dit l'Écriture, les viandes sacrées, avant qu'elles eussent été sanctifiées par l'oblation de la victime à Dieu. (I R 2,16) Apprenant cela, leur père ne les châtia point. Il essaya seulement par ses paroles et ses exhortations de les détourner d'une telle abomination; et il leur disait continuellement ces paroles :

Non, mes enfants, ne faites pas ainsi; ce que j'entends dire de vous est pénible, on dit que vous êtes cause que le peuple n'adore point le Seigneur. Si un homme vient à pécher contre un homme, on priera Dieu pour lui; mais si l'homme vient à pécher contre Dieu, qui pourra intercéder pour lui ? (I R 2,16) Ces paroles ne manquaient certes ni de poids, ni de dignité, elles étaient bien capables de ramener celui qui eût de la raison; car elles redressaient la faute, en montraient la gravité et révélaient le terrible et redoutable châtement qui la devait punir; néanmoins, comme Héli ne fit pas tout ce qu'il aurait dû faire, il périt avec ses enfants.

Il fallait, en effet, les menacer, les chasser de sa présence, s'armer de la verge, se montrer en un mot plus ferme et plus sévère. Il n'en fit rien, et c'est ce qui arma le bras de Dieu contre ses enfants et contre lui-même; et pour avoir ménagé ses fils à contre-temps, il les perdit, et se perdit lui-même avec eux.

Ecoutez donc ce que lui dit le Seigneur; ce n'est même plus à lui qu'il s'adresse; il ne le jugeait plus digne désormais de réponse; comme un serviteur qui a commis les fautes les plus graves, il le faisait instruire par d'autres des châtements qu'il lui réservait, tant était grande alors la colère de Dieu ! Ecoutez ce qu'il dit au jeune Samuel, disciple d'Héli, remarquez encore une fois que c'est au disciple qu'il parle et non au maître; il se serait adressé à tout autre prophète, plutôt qu'à Héli, tant il avait d'éloignement pour celui-ci. Enfin voici ce que le Seigneur dit à Samuel. Héli savait que ses enfants maudissaient Dieu, et il ne les reprenait pas; ou, ce qui est plus exact, il les réprimandait, mais ses réprimandes n'étaient ni assez fortes ni assez énergiques : c'est pourquoi Dieu les condamnait. Vous voyez par là que, quand même nous pourrions au bien de nos enfants, si nous ne le faisons dans la mesure convenable, ce n'est plus pourvoir, c'est avertir stérilement comme Héli. Ayant donc exposé le crime, il en révèle le châtement dans l'excès de sa colère : *J'ai juré, dit-il, à la maison d'Héli, que son crime ne sera jamais expié ni par les parfums, ni par les sacrifices jusqu'à l'éternité.* (I R 3,14) Avez-vous remarqué cette violente indignation, ce châtement sans rémission ? Il faut, dit-il, de toute nécessité qu'il périsse, et non pas lui seulement, ni ses enfants, mais toute sa maison avec lui, et il n'y aura pas de remède pour guérir une telle plaie. Cependant, hormis cette faiblesse pour ses enfants, Dieu n'avait absolument rien à reprocher à ce vieillard; il méritait même d'être admiré pour tout le reste de sa conduite, et l'on peut se convaincre de sa sagesse non seulement par le témoignage des autres, mais aussi par les circonstances de son malheur.

En effet, lorsque Samuel lui notifia les menaces divines, lorsqu'il vit que son châtement était imminent, il ne montra nulle aigreur, nul dépit; il ne dit rien de ce que tant d'autres eussent dit à sa place : Suis-je donc le maître de la volonté des autres ? Je dois subir la peine

de mes péchés propres; mais mes enfants ont l'âge de discrétion, il serait juste de les punir eux seuls ... Non, il ne dit rien de tout cela, il n'y songea même pas; comme un serviteur dévoué et qui ne sait qu'une chose, se plier à toutes les volontés du maître, quelque dures qu'elles puissent être, il prononça ces paroles pleines d'une noble résignation : Le Seigneur est le maître, il fera ce qui sera agréable à ses yeux.

Nous pouvons juger sa vertu, non seulement par là, mais par un autre fait encore. Une guerre éclata, guerre désastreuse pour les Israélites; un messenger vint en raconter les malheurs au Grand-Prêtre. Il lui apprit d'abord que ses fils étaient tombés honteusement et misérablement dans le combat : il resta impassible à cette nouvelle; mais lorsque le messenger eut ajouté que l'Arche avait été prise par les ennemis, alors, foudroyé par la douleur, le vieillard tomba de son siège à la renverse près de la porte, et se cassa la tête. Or c'était un vieillard grave et recommandable, et il avait jugé pendant vingt ans le peuple d'Israël.

Si un prêtre, un vieillard, un homme recommandable qui pendant vingt ans avait régi sans reproche le peuple des Hébreux, qui avait toujours vécu avec honneur, dans des temps qui ne réclamaient pas une grande perfection, n'a pu trouver néanmoins en aucun de ces titres une suffisante justification; si, pour n'avoir pas veillé assez scrupuleusement sur ses enfants, il a subi une mort terrible et misérable; si ce péché de négligence, comme une vague furieuse, irrésistible, a couvert tout le reste et submergé toutes ses vertus; quel châtement fondra sur nous, qui vivons dans des temps où une vie plus parfaite est exigée, sur nous qui sommes si loin de la vertu d'Héli, et qui non seulement ne veillons pas sur nos enfants ...

Un Solitaire de Scété qui était déjà fort âgé étant tombé dans une grande maladie, et les frères l'assistant avec beaucoup de soin et de travail, il se résolut d'aller en Egypte pour les délivrer de cette peine. Sur quoi l'Abbé Moïse lui dit : «Crois-moi, n'y va pas. Car si tu y vas, tu tomberas dans le péché d'impureté.» Ce qui l'ayant fort attristé, il lui répondit : «Comment me dis-tu cela, mon père, puis que tu vois que mon corps est à demi-mort ?» Ensuite de quoi il s'en fut en Egypte. Les habitants des environs ayant appris son arrivée lui vinrent faire de grandes offres; et une vierge qui jusques alors avait été fort fidèle à Dieu vint le trouver pour le servir en sa maladie, dont étant revenu quelque temps après et commençant à se bien porter, il offensa Dieu avec elle; et elle accoucha d'un fils. Ses voisins lui demandant de qui elle l'avait eu, elle répondit : «De cet ancien.» Ce qu'ayant peine de croire, il leur dit : «Il est vrai que c'est moi qui ai commis ce péché. Mais ayez soin, je vous prie, de cet enfant.» Après qu'il fut sevré, il le mit sur ses épaules, et, le jour de la fête de Scété, il entra ainsi dans l'église en présence de tous les frères, qui se mirent à pleurer en le voyant. Sur quoi, il leur dit : «Mes frères, voyez-vous cet enfant ? C'est le fruit de ma désobéissance. Tenez-vous donc sur vos gardes, puisque je suis tombé dans une telle faute en ma vieillesse, et priez pour moi.» De là, il alla s'enfermer dans sa cellule, où il se conduisit de telle sorte qu'il rentra dans une manière de vivre aussi parfaite que celle qu'il faisait auparavant.

ÉGLISE EN MOSQUÉE

L'administration turque vient de transformer en mosquée l'église de Sainte Sophie à Nicée. Dans cette église eurent lieu les Conciles oecuméniques en 325 et en 787. La décision de l'administration turque a soulevé de vives contestations, et on se demande si elle a le droit de transformer cette église, qui servait depuis 1934 comme musée, en mosquée. En 2007, la ruine fut restaurée et elle attirait surtout des pèlerins chrétiens.



Celui qui est enflammé du désir des biens célestes ne se laisse ni abattre par les tribulations, ni enfler d'orgueil par les prospérités de la vie présente. Il passe entre ces deux écueils comme celui qui ne songe qu'à continuer sa route.
Saint Jean Chrysostome (Explications du psaume

JUSTICE ET MISERICORDE

Dieu est juste et miséricordieux, l'un ne va pas sans l'autre. On peut aussi dire, la justice de Dieu est miséricordieuse et la miséricorde divine est juste. En d'autres termes : La justice divine est miséricorde et la miséricorde divine est justice. Je m'exprime à la façon humaine, selon des concepts qui nous sont familiers car Dieu est incompréhensible et tout ce qui émane de Lui ne se laisse pas enfermer dans des mots.

Une justice sans miséricorde c'est de la cruauté et la miséricorde sans justice c'est de la mollesse. L'Écriture nous en donne, comme exemple, pour le premier cas, les scribes et le pharisiens et pour le second cas, le prêtre Héli. Les premiers n'avaient que la loi devant les yeux sans se soucier de la personne fautive et le deuxième ne pensait qu'à ses fils impies sans se soucier de la loi divine.

Les lois et canons de l'Église sont là afin de nous aider à avancer et à marcher droit sur notre chemin spirituel et il faut les appliquer selon les circonstances, qui peuvent être atténuantes ou aggravantes ou même rendre les canons et lois, dans certains cas, hors d'usage. *Nécessité n'a pas de loi*, comme on dit et on le voit dans l'Écriture sainte quand les disciples, qui avaient faim, ramassèrent et mangèrent des grains de blé le jour du sabbat alors que cela était interdit (Mc 2,23) ou quand David avec sa suite entra dans le temple et mangea les pains de proposition, qu'il n'était permis de manger qu'aux seuls prêtres. (I Sam 21,4).

Le jeûne institué par l'Église sert à humilier le corps. Imposer pourtant, sans discernement, le jeûne à un malade devient nocif car la maladie fait déjà ce que le jeûne envisage et au lieu d'humilier le corps on l'accable outre mesure. En cas de maladie, la loi du jeûne doit trouver un adoucissement ou même être suspendue.

Si on applique les lois rigoureusement sans tenir compte des circonstances, sans user d'économie là où il faut, alors ces lois deviennent obstacle et non aide dans l'Église.

C'est donc le discernement qui doit tenir l'équilibre entre la justice et la miséricorde et qui tient l'aiguille de la balance bien au milieu sans pencher ni d'un côté ni de l'autre.

Lois et canons sont généraux et il faut les appliquer, non seulement par rapport aux circonstances, mais surtout en considérant la personne fautive. Il faut agir avec pitié devant un pécheur qui se repent et autrement en face d'un pécheur qui reste endurci. Chaque fois que Dieu voit un repentir sincère il agit avec miséricorde et l'évangile en est plein d'exemples : La femme adultère (Jn 8,3), qui selon la loi devait être lapidée mais à qui le Christ, qui est venu pour nous sauver, a remis son péché. Le père du fils prodigue, (Lc 15) dont l'amour paternel n'avait pas d'arrière-pensées, mais qui ne voyait que son fils, qui était perdu, fut sauvé. Dans la parabole du pharisien et du publicain, on voit le publicain repentant, – qui est pourtant plein de péchés –, justifié, et le pharisien, qui garde scrupuleusement la loi, condamné. L'apôtre Pierre qui renia par trois fois le Christ et qui pleura amèrement ensuite, et à qui le Sauveur, après la résurrection, ne demanda que s'il l'aimait sans lui faire le moindre reproche. Dans l'Ancien Testament on voit David commettre l'adultère et ensuite faire tuer même le mari de Bathschéba (II Sam 11). Face au repentir de David, le Seigneur ne le rejeta pas mais il en fit son bien-aimé. Les Ninivites repentants trouvèrent miséricorde devant Dieu et seul Jonas pensa à la façon humaine et attendit leur punition. (Jonas 3 et la suite) La Bible est pleine d'exemples et si on commence avec le Synaxaire on n'en finit pas.

Cependant, quand Dieu voit le pécheur endurci, sa miséricorde devient comme un glaive qui tranche : Les protoplastes, qui se justifièrent au lieu de se repentir, furent chassés du paradis. Au temps de Noé, le déluge engloutit presque toute l'humanité. Sodome et Gomorrhe, où les péchés débordaient toute limite, – comme le monde actuel –, furent consumés par le feu. Le Seigneur employa des paroles dures en face de scribes et de pharisiens endurcis.

En bref : La justice doit être pleine de miséricorde envers le pécheur qui se convertit et la miséricorde doit être juste en punissant le pécheur qui s'endurcit dans son péché.

Archimandrite Cassien

Toutes les passions sont ignominieuses, mais surtout la sodomie : car l'âme souffre plus, est plus déshonorée par les péchés que le corps par les infirmités. Et voyez comment l'apôtre ici, comme à propos des dogmes; leur ôte tout espoir de pardon, en disant d'abord des femmes : «Elles ont changé l'usage naturel». Personne, dit-il, ne peut prétendre ici que, privées de l'usage naturel du mariage, elles ont passé à l'autre; ni que ne pouvant satisfaire leur désir, elles soient tombées dans ce désordre contre nature : car échanger suppose que l'on possède, ainsi qu'il le disait déjà en parlant des croyances : «Ils ont transformé la vérité de Dieu en mensonge». Il en dit autant des hommes, mais d'une autre manière : «L'usage naturel de la femme étant abandonné». A ceux-ci comme à celles-là, il ne laisse aucun moyen de défense; il les accuse, non seulement d'avoir eu le moyen de jouir et de l'avoir abandonné pour un autre, mais d'avoir abandonné celui qui était naturel pour recourir à celui qui est contre-nature. Or ce qui est contre nature est plus pénible et plus désagréable; car le vrai plaisir est conforme à la nature; mais quand Dieu se retire, tout se renverse sens dessus dessous. Ainsi non seulement leur croyance était diabolique, mais aussi leur conduite.

Saint Jean Chrysostome (explication de l'épître aux Romains 4)

On peut lire dans le synaxaire de saint Dimitri le Myroblyte (26/10) qu'il y avait un homme du nom d'Onésiphore dont le ministère était, auprès du tombeau du Saint, d'éteindre les bougies allumées devant l'icône par les fidèles venus prier.

Onésiphore avait pour habitude de se hâter d'éteindre les bougies avant qu'elles ne se soient bien consumées.

Une nuit le Saint lui apparut dans son sommeil et lui dit : «Sais-tu que je n'aime pas ce que tu fais, et sais-tu aussi que de cette façon tu portes préjudice à ceux qui offrent leurs cierges et leurs bougies. Sache que plus les bougies brûlent devant les icônes, plus les péchés de ceux qui les offrent avec foi sont brûlés. En revanche, si tu les enlèves, celui qui les a offerts en perd le bénéfice et toi-même oriente ton âme vers l'enfer.»

Onésiphore ne donna pas une importance considérable à ce rêve mais il cessa de le faire néanmoins. Une nuit un chrétien apporta deux beaux cierges, les alluma, se prosterna, pria un moment et partit. Onésiphore alors, renouant avec sa fâcheuse habitude, vint les éteindre. C'est alors qu'il entendit une grosse voix lui dire «Ainsi, tu recommences Onésiphore ?»

Onésiphore eut tellement peur qu'il en perdit connaissance mais dès qu'il revint à lui, il se repentit aussitôt et ne recommença jamais, ayant compris comment un acte de piété aussi simple, lorsqu'il est fait avec foi, a un pouvoir énorme.

HOMÉLIE SUR CETTE PAROLE APOSTOLIQUE : SACHEZ QUE DANS LES DERNIERS JOURS IL Y AURA DES TEMPS REDOUTABLES.

(II TIM 3,1)

AVERTISSEMENT

Cette homélie tirée du manuscrit 559 de la bibliothèque du Vatican, paraîtra authentique à quiconque n'est pas étranger aux ouvrages de saint Jean Chrysostome. Le style, l'expression, les idées, tout a bien sa marque.

Il la prononça après avoir été retenu chez lui quelques jours par sa santé; il n'était pas encore guéri que son amour pour les fidèles le ramenait déjà à l'église : il le dit lui-même au commencement et surtout à la fin de son discours. Comme il a été souvent malade, nous ne pouvons guère savoir à quelle époque il prononça ce discours, ni si ce fut à Antioche ou à Constantinople. Cependant le début même où il avoue combien il a peu l'expérience de la prédication semble indiquer que ce fut à Antioche.

1. Je suis faible, et pauvre, et sans expérience de la parole; mais quand je jette les yeux sur cette assemblée, j'oublie ma faiblesse, je ne connais plus ma pauvreté, je n'ai plus conscience de mon incapacité, tant est grande la tyrannie de votre charité. Aussi ai-je plus d'empressement que ceux qui vivent dans l'abondance à vous offrir ma table frugale. C'est vous-mêmes qui m'inspirez cette libéralité, vous dont l'attention ardente réveille ceux qui se laissent aller, vous qui dévorez mes paroles et demeurez suspendus à mes lèvres. De même que les petits de l'hirondelle, lorsqu'ils voient leur mère voler vers eux, se penchent hors du nid et tendent leur cou, pour recevoir d'elle leur nourriture; de même, les yeux attachés sans cesse sur moi, tandis que je parle, vous recevez l'enseignement que vous apporte ma bouche, et avant même que les mots ne sortent de mes lèvres, votre pensée les saisit. Qui donc ne nous féliciterait, vous et moi, de ce que je parle «à des oreilles qui entendent?» (Ec 25,12) Le travail nous est commun, commune aussi sera la couronne, commun le profit, commun le salaire. Le Christ a déclaré bienheureux ses disciples, en disant : «Bienheureux vos yeux, parce qu'ils voient, bienheureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent.» (Mt 13,16) Permettez-moi d'user des mêmes termes, puisque vous montrez le même empressement : «Bienheureux vos yeux, parce qu'ils voient, bienheureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent.» Que vos oreilles entendent, c'est chose évidente; mais que vos yeux voient, comme voyaient les disciples du Christ, c'est ce que je vais m'efforcer de vous montrer, afin que vous ne soyez pas réduits à la moitié de leur béatitude, mais que vous l'ayez entière. Que voyaient donc les disciples ? Des morts rappelés à la vie, des aveugles qui recouvraient la lumière, des lépreux purifiés, des démons chassés, des boiteux redressés, toutes les infirmités de la nature guéries. Tous ces miracles, vous les voyez aussi, sinon par les yeux du corps, au moins par ceux de la foi. Car, telle est la vertu des yeux de la foi : ils voient ce qui n'est pas visible, et ils se représentent ce qui n'est pas encore. Comment prouver que la foi est la vue et la révélation de ce qui n'est pas visible ? Ecoutez les paroles de Paul : «La foi est le fondement des choses à espérer, la révélation de ce que l'on ne voit pas.» (Héb 11,1) Et regardez quelle merveille ! Les yeux du corps voient les choses visibles, mais non celles qui ne le sont pas; et les yeux de la foi, tout au contraire, voient ce qui n'est pas visible et non ce qui l'est. C'est ce que Paul a déclaré en ces termes : «Une tribulation momentanée et légère opère en nous au delà de toute mesure le poids éternel d'une sublime gloire parce que nous ne considérons point ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas.» (II Cor 4,17) Et comment voir ce qui ne se voit pas ? Comment, sinon par les yeux de la foi ? Il le dit ailleurs : «Par la foi nous

comprenons l'enchaînement ces siècles.» (Héb 11,3) Comment ? Car nous ne le voyons pas. «Parce que ce qui n'était pas visible nous apparaît.» Voulez-vous un autre témoignage encore, que les yeux de la foi voient ce qui est invisible ? Paul écrivant aux Galates leur dit : «Vous dont les yeux ont vu Jésus Christ crucifié au milieu de vous.» (Gal 3,1)

2. Que dites-vous, bienheureux Paul ? Les Galates l'ont-ils vu crucifié en Galatie ? Ne savons-nous pas tous que Jésus a souffert sa passion en Palestine, en pleine Judée ? Comment donc les Galates l'ont-ils vu crucifié ? Par les yeux de la foi et non par ceux du corps. Voyez-vous que les yeux de la foi voient ce qui n'est pas visible ? A une telle distance, après un si long temps, ils ont vu Jésus Christ crucifié. C'est ainsi que vous aussi, vous voyez les morts rappelés à la vie, c'est ainsi que vous voyez aujourd'hui le lépreux guéri, et, le paralytique rétabli sur ses jambes, et plus clairement que les Juifs qui étaient là. Ils étaient présents, mais ils ne crurent pas au miracle; vous êtes éloignés, mais vous avez la foi. Aussi ai-je eu raison de vous dire : «Bienheureux vos yeux, parce qu'ils voient.»

Voulez-vous encore une autre preuve que les yeux de la foi voient ce qui est invisible et laissent échapper ce qui se voit ? Car ils ne verraient pas les choses invisibles, s'ils ne se détournaient des autres : écoutez Paul nous dire d'Abraham qu'il a vu par les yeux de la foi ce fils qui lui devait naître et qu'il en a reçu ainsi la promesse. Que dit l'Apôtre en effet ? «Et il ne fut pas ébranlé dans sa foi et il ne songea pas à son corps frappé de mort.» (Rom 4,19) Quelle foi puissante ! De même en effet que «les pensées des hommes sont timides et faibles» (Sap 9,14); de même la foi est forte et puissante. «Il ne songea pas à son corps frappé de mort.» Sentez-vous comme il se détourne des choses visibles ? Comme il ne jette pas un regard sur sa vieillesse ! Et pourtant elle était sous ses yeux, mais il voyait par les yeux de la foi et non par ceux du corps. Aussi n'a-t-il pas vu sa vieillesse, ni le sein «de Sara frappé de mort.» (Rom 4,19)

Il veut dire par là sa stérilité. Car il y avait en elle double impuissance, celle de l'âge et celle de la nature. Non seulement l'âge avait rendu son corps inhabile à enfanter, mais son sein, l'organe où se fait le travail de la nature était mort, même avant la vieillesse, par stérilité. Voyez combien d'obstacles ! Vieillesse du mari, vieillesse de la femme; stérilité, empêchement plus grand encore que la vieillesse, car la stérilité interdit absolument d'être mère. Eh bien ! il ne s'est arrêté à rien de tout cela, il a levé vers le ciel les yeux de la foi, rassuré sur l'exécution de la promesse par la puissance de celui qui promettait. Aussi «n'eut-il pas de doute sur la promesse de Dieu, mais il fut fortifié par la foi.» (Rom 4,20) Oui, ta foi est un appui solide, un port sûr, ou l'âme, revenue des écarts du raisonnement, se repose en paix. «Bienheureux vos yeux, parce qu'ils voient;» car il nous faut revenir encore à cette même parole. Les Juifs pourtant voyaient aussi ce qui se passait. Mais ce n'est pas cette vision extérieure qui est proclamée bienheureuse, ce n'est pas elle qui par ses organes voit les miracles, mais la vision intérieure. Ils ne voyaient que ténèbres et ils disaient : «C'est lui, ce n'est pas lui; appelons ses parents.» (Jn 9,18) Entendez-vous leur incertitude ? Voyez-vous qu'il ne suffit pas des yeux du corps pour voir les miracles ? Ceux qui étaient près de lui et le regardaient de leurs yeux, disaient : «C'est lui, ce n'est pas lui,» et nous qui sommes loin, nous ne disons pas : «C'est lui, ce n'est pas lui;» mais c'est lui-même. Comprenez-vous qu'être loin, n'y fait rien, quand on a les yeux de la foi et qu'être, près ne sert de rien, quand on ne les a pas ? Qu'ont-ils gagné à voir ? Rien. Car nous avons une vision plus claire que la leur.

Puis donc que vos yeux voient et que vos oreilles entendent comme ceux que le Christ a proclamés bienheureux, je veux vous présenter les perles précieuses de l'Écriture. Car de même que le Christ, loin de répondre aux questions des Juifs augmenta encore leur ignorance, parce qu'ils ne comprenaient pas; de même, puisque vous comprenez, vous devez avoir l'explication de ces mystères. Les disciples s'approchaient étonnés et lui disaient : «Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ?» (Mt 13,10-13) Et il leur répondit : «Parce qu'ils voient sans voir.» Vous qui tout au contraire sans avoir vu alors, voyez maintenant, il ne faut pas que je vous parle en paraboles; et il ajoutait : «Ils entendent sans entendre;» vous qui,

sans avoir entendu alors, n'entendez pas moins aujourd'hui que vous n'auriez entendu au moment même, il ne faut pas que je vous prive de vous faire asseoir à cette table. Car le Christ n'a pas proclamé moins heureux ceux qui sont comme vous que les autres : «Tu as vu, dit-il, et, tu as cru; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et ont cru.» (Jn 20,29) Ne soyez doue pas moins ardents au bien, pour n'avoir pas vécu alors, pour être venus au monde seulement aujourd'hui. Car si vous le voulez, vous n'en souffrirez pas, de même que beaucoup de ceux qui ont vécu au temps du Christ, parce qu'ils n'ont pas voulu, n'y ont rien gagné.

3. Qu'avons-nous donc lu aujourd'hui ? «Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps redoutables.» C'est de la seconde épître à Timothée que sont tirées ces paroles. Terrible menace ! mais relevons la tête : il laisse entendre sans préciser et les temps on nous sommes, et les temps futurs, et les temps jusqu'à la consommation des siècles. «Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps redoutables.» Parole concise, et d'une grande force ! De même en effet que les aromates répandent leur parfum, non par leur masse, mais par leur vertu même : de même les saintes Ecritures nous sont utiles, non par l'abondance des paroles, mais par l'énergie du sens. L'essence même d'un aromate est son parfum : si vous en jetez une parcelle au feu, elle développe toutes ses enivrantes vertus; ainsi l'Ecriture sainte en elle-même est pleine de suavité : et quand elle descend dans notre âme, c'est comme si elle était jetée dans un vase à brûler les parfums elle en remplit tout le dedans d'une suave odeur.

«Or sachez que dans les derniers jours il y aura des temps redoutables.» Il parle de la consommation des siècles. Que vous fait à vous, bienheureux Paul, la consommation des siècles, ainsi qu'à Timothée, et à veut qui vous entendent ? Dans peu d'années ils doivent mourir, échapper aux dangers futurs et au contact des méchants. Je ne borne pas mes regards au présent, répond-il, je les étends jusque sur l'avenir. Je ne veille pas seulement sur le troupeau qui m'entoure; je, crains, je tremble aussi pour celui qui doit naître. Nous autres nous ne songeons guère qu'aux hommes qui vivent à nos côtés, mais lui, il porte sa sollicitude jusque sur ceux qui ne sont pas nés encore. Le bon pasteur n'attend pas de voir le loup attaquer ses brebis et se jeter sur elles, pour les avertir, mais il signale l'ennemi au loin. De même Paul, à l'exemple du bon pasteur, placé sur une hauteur, au rang des prophètes, et voyant de loin d'un regard prophétique les bêtes cruelles qui menacent le troupeau, prédit et prophétise leur attaque lors de la consommation des siècles, pour préparer ceux qui ne sont pas nés encore à la vigilance, et mettre tout le troupeau à l'abri par ses avertissements. Un père, dévoué aux siens, élève-t-il une maison, il la bâtit belle et grande, non pour ses fils seuls, mais pour leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Ainsi- encore un roi entoure-t-il de murailles une ville qu'il aime, il les fait solides et sûres, non pour garantir seulement la génération qu'il gouverne, mais pour protéger toutes celles qui doivent venir après; il les veut capables de résister non seulement contre les entreprises du moment, mais contre les attaques futures. Ainsi a fait Paul. Comme les écrits des apôtres sont les remparts des Eglises, il met à l'abri derrière eux non seulement ceux qui vivent de son temps, mais ceux qui doivent venir plus tard. Et il a formé une enceinte si solide, si inexpugnable, qui couvre et enferme si bien la terre entière, qu'elle défend et les hommes de son temps, et ceux qui ont suivi, et ceux d'aujourd'hui, et ceux qui suivent encore, contre tout assaut des ennemis. Telles sont, les âmes des saints : pleines de dévouement, de sollicitude, d'un amour qui dépasse les tendresses du sang, qui parle plus liant que les entrailles d'une mère : c'est l'amour inspiré par l'Esprit saint; par la grâce divine.

4. Voulez-vous que je vous montre encore autrement que les saints ne songent pas eux-mêmes, qu'ils ne s'inquiètent pas seulement de leurs frères vivants, mais aussi de ceux qui sont encore à naître ? Jésus, nous dit l'Evangile, étant assis sur la montagne, ses disciples s'approchèrent de lui. Or c'étaient des hommes déjà vieux et qui devaient bientôt quitter cette vie. Que lui demandent-ils donc ? De quoi s'inquiètent-ils ? Que craignent-ils ? Sur quoi interrogent-ils leur maître ? Sur ce qui devait arriver de leur vivant, ou peu après ? Nullement. Ils négligent tout cela pour dire quoi ? «Quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siècles ?» (Mt 24,3) Les voyez-vous eux aussi s'informant de la

consommation des siècles, et se préoccupant des hommes qui vivront plus tard ? C'est que les apôtres ne regardent pas ce qui les concerne, mais tous ensemble et chacun en particulier ce qui concerne les autres. Voyez Pierre, le maître du chœur apostolique, la voix des apôtres, le chef de cette famille, le souverain de toute la terre, le fondement de l'Eglise, l'ardent ami du Christ, lui à qui le Christ dit : «Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?» (Jn 21,2)»; et si je fais ainsi son éloge, c'est pour que vous voyiez qu'il aimait véritablement le Christ : et certes la plus grande preuve de l'amour qu'on a pour le Christ, c'est le soin qu'on prend de ses serviteurs; ce n'est pas moi qui le dis, c'est ce maître bien aimé : «Si tu m'aimes, lui dit-il, pais mes brebis.» Examinons s'il remplit son devoir de pasteur, s'il a soin des brebis, s'il les aime vraiment, s'il est dévoué au troupeau; pour apprendre de là s'il aime aussi le vrai pasteur car c'est le signe proclamé par Jésus même. Pierre donc, jetant tout ce qu'il avait, son filet, tous ses instruments de pêche et sa barque, abandonne la mer, son métier, sa maison. Considérons non pas que tout cela était peu, mais que c'était tout ce qu'il avait, et louons son empressement. Car la veuve qui donna deux deniers, ne déposa pas un bien gros poids d'argent; mais elle montra un grand trésor de bonne volonté, de même que l'apôtre, au sein de la pauvreté, fit voir un grand trésor d'empressement. Ce que sont à d'autres des terres, des esclaves, des maisons, de l'or, tout cela, était pour lui dans son filet, dans la mer, dans son métier, dans sa barque. Ne cherchons donc pas s'il a peu abandonné, mais s'il a tout laissé. Ce que l'on demande, ce n'est pas de donner peu ou beaucoup, mais de ne pas offrir moins qu'on ne peut. Il a donc tout quitté, patrie, maison, amis, famille, et jusqu'à sa tranquillité; car il s'est ainsi aliéné le peuple juif : «Déjà, est-il dit, les Juifs s'étaient entendus pour que quiconque confesserait qu'il était le Christ, fût chassé de la Synagogue.» (Jn 9,22). Ce qui nous montre qu'il ne douta pas, qu'il n'hésita pas à espérer le royaume des cieux, mais qu'il crut pleinement, et sur l'évidence même des faits, et, avant l'évidence des faits, sur la parole du Sauveur, qui s'engageait à lui en assurer la possession. Comme Pierre lui avait dit : «Nous avons tout abandonné, et nous vous avons suivi;» qu'aurons-nous ? Le Christ lui répondit : «Vous siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël.» (Mt 19,27-28)

J'ai établi ce point, afin qu'au moment où je vous le montrerai, craignant pour les autres serviteurs; vous ne disiez pas qu'il craint pour lui-même. Comment craindrait-il, quand Celui qui doit le couronner, a lui-même annoncé et la couronne et les récompenses ? Hé bien ! ce Pierre, qui avait tout laissé, qui espérait fermement le royaume des cieux, un jour qu'un riche s'était approché et avait demandé au Christ : «Que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ?» (Mt 19,16); et que le Christ lui avait répondu : «Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et suis-moi» (Ibid. 21); comme le Christ, voyant ce riche tout triste, disait à ses disciples : «Regardez comme il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux; en vérité, en vérité je vous le dis, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche de pénétrer dans le royaume de Dieu (Mt 19,24);» Pierre, ce Pierre, dépouillé de tout, sûr d'avoir le royaume céleste, qui n'avait rien à craindre pour son propre salut, qui savait de source certaine quels honneurs lui étaient réservés là-haut, entendant ces mots dit : «Qui pourra se sauver ?» (Ibid. 25) Que crains-tu, ô bienheureux Pierre ? Que redoutes-tu ? Pourquoi trembles-tu ? Tu as tout dépouillé, tu as tout abandonné; c'est des riches que parle le Christ, ce sont eux qu'il accuse, et toi tu vis dans le dépouillement et la pauvreté. Mais ce n'est pas à moi que je songe, répond-il, c'est le salut des autres qui m'occupe. Voilà pourquoi, assuré pour lui-même, il s'inquiète des autres, demandant : «Qui pourra se sauver ?»

5. Vous voyez la sollicitude des apôtres. Et comme ils ne forment qu'un seul corps ? Vous voyez comment Pierre craint et pour ceux qui vivent en même temps que lui, et pour ceux qui sont à naître ? Il en est de même de Paul. Aussi a-t-il dit : «Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps redoutables.» Il y revient encore ailleurs. Sur le point de quitter l'Asie, pour être transporté à Rome, et de là monter aux cieux (car la mort des saints n'est pas une mort mais une migration de la terre au ciel, d'un séjour moins bon à un séjour meilleur, c'est l'échange de compagnon d'esclavage contre le Seigneur, de la société des

hommes contre celle des anges), comme il allait partir vers Dieu le souverain Maître, il règle avec soin toutes ses affaires. En effet tout le temps qu'il fut avec ses disciples, il leur distribua l'instruction avec le plus grand zèle; aussi déclare-t-il : «Je suis pur du sang de tous» (Ac 20,26); je n'ai rien négligé de ce que je devais leur apprendre pour leur salut. Mais quoi ? après s'être mis en sûreté lui-même, puisque Dieu ne devait l'accuser sur rien de ce qui se rapportait au temps de sa vie, a-t-il donc négligé les âmes qui devaient venir plus tard ? Nullement; mais comme s'il avait à rendre compte aussi de celle-là, il a eu soin de leur adresser les paroles que nous avons lues, et celles que nous allons lire : «Veillez,» dit-il, «sur vous-mêmes et sur tout le troupeau.» (Ac 20,28) Voyez-vous de quelle sollicitude il était travaillé pour tous ? Chacun de nous s'inquiète de sa propre personne, mais lui, le chef, il s'inquiète de tous. Aussi dit-il de ceux qui sont chargés d'enseigner : «Ceux qui veillent sur nos âmes, comme s'ils avaient à en rendre compte.» (Héb 13,17) Redoutable jugement en vérité, quand il faut rendre compte d'un si grand peuple ! Mais comme je vous le disais, il les appelle et leur dit : «Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau, dont l'Esprit saint vous a faits pas leurs et gardiens.» (Ac 20,28) Qu'est-il arrivé ? Pourquoi ces exhortations ? Quel danger prévois-tu ? Quelle épreuve devines-tu ? Quel péril, quelle calamité, quelle guerre ? Réponds : car tu es placé plus haut que nous : et tu ne vois pas seulement le présent, mais aussi l'avenir. Dis-nous donc pourquoi ces avertissements, ces recommandations ? «Je sais, dit-il, qu'après mon départ des loups redoutables se jetteront au milieu du troupeau.» Voyez-vous ce que je disais, qu'il ne craint pas et ne tremble pas seulement pour son temps, mais aussi pour les temps qui suivront son départ ? «Des loups se jetteront,» dit-il, et non pas simplement des loups, mais «des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau.» Ainsi double danger : l'absence de Paul, et l'attaque des loups; le maître ne sera plus là, et les ennemis surviendront. Et examinez la cruauté de ces bêtes sauvages, et la malice des méchants ! ils ont guetté l'absence du maître, et alors ils se sont jetés sur le troupeau. Hé quoi ? nous abandonnes-tu sans chef et sans protecteurs; te bornes-tu à annoncer les dangers, sans nous adresser la moindre exhortation ? Mais si tu agis ainsi, tu vas augmenter l'effroi, abattre les âmes de ceux qui t'entendent, les énerver, les paralyser. Aussi leur a-t-il d'abord rappelé l'Esprit saint à la pensée : «Dont l'Esprit saint vous a faits pasteurs et gardiens.» C'est-à-dire, si Paul vous quitte, l'Esprit saint vous reste. Voyez-vous comme il a relevé leur âme, en leur rappelant ce Maître divin, qui lui donnait à lui-même la force ? Pourquoi donc les a-t-il effrayés ? Pour chasser l'indolence. Qui donne un conseil a deux devoirs à remplir : ne pas laisser une confiance trop grande qui mènerait à l'indolence; ne pas se borner non plus à effrayer, de crainte de pousser au découragement; donc en leur rappelant l'Esprit saint, il a chassé le découragement, et en leur parlant des loups, l'indolence. «Des loups redoutables, qui n'épargneront pas le troupeau. Veillez sur vous-même. Je ne vous ai rien caché,» dit-il : souvenez-vous de moi. Il suffit en effet de se souvenir de Paul pour reprendre courage. Et encore il ne parle pas de se souvenir de lui seulement, mais plutôt de ses actions. Et la preuve qu'il ne s'agit pas simplement de lui, mais qu'il veut les exciter par ce souvenir à l'imiter, c'est qu'il dit à tous ceux qui pourront l'entendre : «Souvenez-vous de moi, qui trois jours et trois nuits n'ai cessé de pleurer et de gémir pour avertir chacun de vous.» (Ac 20,31) Je ne veux pas que vous vous souveniez seulement de moi, mais aussi du temps, et de mes conseils, et de mon dévouement, et de mes larmes, et de tous mes gémissements; de même que les parents des malades, quand après de longs efforts ils ne peuvent leur persuader de prendre les aliments et les remèdes convenables à leur santé, se mettent à pleurer pour les toucher davantage; ainsi fait Paul avec ses disciples : quand il voit ses paroles et l'enseignement impuissant, il a recours aux larmes pour remède.

6. Quel homme ne serait touché de voir Paul pleurer et gémir, fût-il plus insensible que les pierres ? Voyez-vous comme là encore il prédit ce qui doit arriver ? C'est ce qu'il fait aussi en disant : «Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps redoutables.» Pourquoi donc s'adresse-t-il à Timothée, au lieu de dire : «Que ceux qui doivent venir sachent qu'il y aura des temps redoutables ?» Sache, dit-il, sache toi-même, et il le dit pour lui

apprendre que le disciple comme le maître doit s'inquiéter de l'avenir. Autrement, il ne lui aurait pas imposé une sollicitude semblable à la sienne. Ainsi fait également le Christ. Quand les disciples se sont approchés pour s'informer de la consommation des siècles, il leur dit : «Vous entendrez parler de guerres.» (Mt 24,6) Or ils ne devaient pas eux-mêmes en entendre parler. C'est que les fidèles ne forment qu'un même corps. Et de même que les hommes de son temps entendaient ce qui ne devait être que plus tard, de même nous aussi nous apprenons ce qui a été en ce temps-là. Comme je vous le disais, en effet, nous ne formons qu'un même corps, eux et nous, étroitement liés les uns aux autres, quoique nous occupions l'extrémité des membres; et ce corps n'est divisé ni par le temps, ni par l'espace; car nous sommes unis, non par les ligaments des nerfs, mais par les liens de la charité qui nous enserrant de toutes parts. Aussi leur parle-t-il de nous, et nous-mêmes pouvons-nous entendre ce qui les regarde.

Il est utile de rechercher encore pourquoi, en toutes circonstances, l'Apôtre parle de malheurs terribles qui doivent s'accumuler vers la fin de cette vie présente. Ailleurs, en effet, il dit : «Dans les derniers jours quelques-uns renonceront à la foi» (I Tim 4,1), et ici il dit encore : «Dans les derniers jours il y aura des temps redoutables.» Et le Christ, d'accord avec ces prédictions, disait : «A la consommation des siècles vous entendrez parler de guerres, et de bruits de guerres, et de famines et de pestes.» (Mt 24,6-7) Pourquoi donc à la consommation des siècles ce concours de tant de calamités épouvantables ? Certains disent que la création, fatiguée, épuisée, de même qu'un corps vieilli contracte une foule de maladies, dans sa vieillesse, elle aussi se chargera d'une foule de misères. Mais le corps, c'est en vertu de son infirmité naturelle, des lois de sa nature, qu'il arrive à la caducité. Les pestes, au contraire, les guerres, les tremblements de terre, ne viennent pas de la vieillesse de la création. Non, ce n'est pas à la vieillesse des choses créées qu'il faut attribuer ces maux, «famines, pestes, tremblements de terre, en certaines régions;» mais à la corruption qui doit envahir les âmes des hommes; car ce sont tous châtiments du péché, et moyens de remédier aux iniquités humaines. Car les iniquités humaines grandissent alors. Et pourquoi grandissent-elles, me dites-vous ? C'est, à ce qu'il me semble, que le jugement tarde, que la vérification est reculée, que le Juge se fait attendre, et qu'alors ceux qui ont à rendre leurs comptes se relâchent. Ainsi du mauvais serviteur, qui, comme le dit le Christ, devint moins vigilant. Mon maître ne vient pas, se dit-il, et sous ce prétexte il battait les autres serviteurs, et dissipait la fortune de son maître. Aussi le Christ, quand les disciples le vinrent trouver et voulurent savoir le jour de la consommation, ne le leur dit-il pas, pour que l'incertitude de l'avenir nous tînt toujours en émoi : de la sorte chacun de nous, sans cesse songeant à l'avenir et vivant dans l'attente de la venue du Christ, aurait plus de zèle. Ecoutez cet avertissement : «Ne remets pas à te tourner vers le Seigneur, et n'attends pas de jour en jour, de peur d'être brisé au milieu de tes lenteurs.» (Ec 5,8-9) C'est-à-dire le jour de la mort est incertain, et il l'est, pour que toujours tu te tiennes en éveil. Le jour du Seigneur arrivera, comme un voleur de nuit, non pour dérober, mais pour assurer notre salut. Car celui qui s'attend à la venue d'un voleur, ne cesse de veiller, et allumant un flambeau, il reste debout toute la nuit. Ainsi vous-mêmes, ayant allumé le flambeau de la foi et de la sagesse, entretenez la lumière de vos lampes, dans une veille continue. Puisque nous ne savons quand doit venir l'époux, il faut être toujours prêts, afin qu'à son arrivée il nous trouve veillants.

7. Je voulais vous parler plus longuement; mais à peine la faiblesse de ma santé m'a-t-elle permis d'arriver jusqu'ici, après m'avoir si longtemps séparé de vous. Oui, le temps m'a paru long, non par le nombre des jours, mais à la mesure de mon affection. Pour ceux qui aiment, le plus court instant de séparation paraît un siècle. Aussi saint Paul, après avoir été séparé quelques jours des fidèles de Thessalonique, leur dit-il : «Privé de vous, mes frères, pour un instant, j'ai eu d'autant plus de hâte de voir en face et non plus de cœur votre visage.» Saint Paul, le plus sage des hommes, ne pouvait supporter l'absence un instant, comment la supporterons-nous tant de jours ? Il [ne l'a pu supporter un instant; et moi ne pouvant plus longtemps supporter une absence de tant de jours], encore tout malade, je suis

accouru à vous, persuadé que je trouverais le remède le plus efficace dans votre vue, mes frères bien-aimés. Oui, jouir de votre affection, voilà qui m'est meilleur que les soins des médecins, plus salubre que tous leurs secours: puissé-je jouir longtemps de ce bonheur, par les prières et l'intercession de tous les saints, pour la gloire de Jésus Christ notre Seigneur, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance, au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

HISTOIRE DU BRIGAND REPENTI

Les pécheurs qui se sont sincèrement repentis peuvent aussi être dignes de la miséricorde de Dieu. Du temps de l'empereur Maurice, il y avait en Thrace un cruel et féroce brigand que personne n'avait jamais pu capturer. Le bienheureux empereur envoya sa croix pectorale au brigand pour lui signifier que tous ses crimes lui seraient pardonnés à condition qu'il s'amendât. Le brigand, touché, se rendit chez le souverain et tomba à ses pieds en regrettant ses péchés. Quelques jours plus tard, il tomba malade et fut placé dans un hospice. Il vit en rêve le Terrible Jugement. A son réveil, comme on constatait l'aggravation de son état et l'approche de sa fin, il se réfugia dans les larmes et la prière et dit : «Maître et Roi Ami de l'homme, toi qui sauvas avant moi un brigand semblable à moi, manifeste aussi sur moi ta miséricorde ! Reçois mes larmes sur mon lit de mort ! Comme tu as reçu ceux qui étaient venus à la onzième heure, accepte mes larmes amères, purifie-moi et bénis-moi avec eux ! N'exige plus rien d'autre de moi, je n'ai plus de temps et les créanciers approchent déjà ! Ne cherche pas et ne me scrute pas, Tu ne trouveras rien de bon en moi, mes iniquités m'ont précédé et, parvenu au soir de ma vie, mes crimes sont innombrables. Comme tu as reçu les pleurs de l'apôtre Pierre, reçois mes larmes mes actes pécheurs ! Par ta puissance et ta miséricorde, détruis mes péchés !» Le brigand se confessa ainsi plusieurs heures durant, essuyant ses larmes avec son mouchoir, et rendit l'âme.

A l'heure de sa mort, le médecin de l'hospice fit un rêve : des maures s'approchaient du lit mortuaire avec des parchemins. Portant la liste des innombrables péchés; deux jeunes gens de la cour royale apportaient une balance. Les maures plaçaient sur un plateau la liste des péchés qui l'emportait largement. Les saints anges se demandaient alors s'ils n'auraient pas quelque chose pour faire contrepoids. «Que pourrions-nous avoir, puisqu'il s'abstient de meurtre depuis dix jours seulement ? Toutefois, cherchons quand même quelque chose de bien !» L'un d'eux découvrait le mouchoir et disait : «Effectivement, ce mouchoir est plein de larmes, mettons-le sur l'autre plateau avec la miséricorde de Dieu et voyons ce qui adviendra ! Dès qu'ils le plaçaient sur le plateau, il prenait le dessus sur le poids des parchemins. Les anges s'écriaient d'une seule voix : «En vérité, la miséricorde de Dieu a vaincu !» Ayant pris l'âme du brigand, ils l'emmenaient avec eux, laissant les maures dans les pleurs et la honte.

Le médecin se réveilla et partit aussitôt pour l'hospice : il trouva le corps encore tiède et le mouchoir trempé de larmes à côté. Ceux qui avaient assisté aux derniers moments du brigand lui confirmèrent son repentir. Le médecin prit le mouchoir, s'en fut chez l'empereur et lui dit : «Seigneur, glorifions Dieu ! Pendant ton règne un brigand a trouvé le salut !» Toutefois, comme l'a fait remarquer l'auteur de ce récit; il est bien préférable de se préparer à temps à la mort et de devancer cette heure effrayante par le repentir.

HISTOIRE DE SAINTE THÉODORA

Sainte Théodora, disciple du grand saint Basile le Nouveau, a raconté sa mort avec force détails. Nous citons ci-dessous une partie de son récit à Grégoire, un autre disciple de saint Basile : « Mon fils Grégoire, tu me questionnes au sujet d'une chose terrible, dont le souvenir même est effrayant. Lorsque sonna l'heure de ma mort, je vis des personnages que je n'avais jamais vus et j'entendis des paroles que je n'avais jamais entendues. Que dire ? Des malheurs pénibles et cruels, dont je n'avais nulle idée, m'attendaient en raison de mes actes. Mais, par la prière et l'aide de Basile, notre père commun, j'en fus délivrée. Comment te raconter la douleur corporelle, l'angoisse et la fatigue auxquelles sont soumis les mourants ? C'est comme si une personne nue tombait dans un grand feu pour s'y consumer et être réduite en cendres. C'est ainsi qu'est détruit l'homme par la mort à l'heure de la séparation de l'âme et du corps. Approchant du terme de ma vie, je vis une multitude d'éthiopiens entourer ma couche. Leurs visages étaient sombres comme la suie ou le goudron, et leurs yeux luisaient comme des charbons ardents. Les voir était plus cruel que la géhenne elle-même. Ils s'agitèrent bruyamment. Les uns mugissaient comme des animaux sauvages ou du bétail, d'autres aboyaient comme des chiens ou hurlaient comme des loups. En me voyant, ils devinrent furieux et se précipitèrent sur moi en grinçant des dents, avec la visible intention de me dévorer sur-le-champ. A ce moment-là, dans l'attente de l'arrivée de quelque juge, on sortit les parchemins et on déroula les rouleaux sur lesquels étaient inscrites toutes mes mauvaises actions. Ma pauvre âme trembla de terreur. Non seulement la tristesse de la mort m'accablait, mais la fureur terrifiante de ces éthiopiens était pour moi comme une seconde mort, plus douloureuse encore. Je me tournai de tous côtés pour éviter de les voir et de les entendre, mais ils déambulaient partout. Et personne pour me porter secours ! Parvenue à un total affaiblissement, je vis deux anges de lumière s'approcher de moi, tels des jeunes gens d'une beauté inexprimable. Leurs visages rayonnaient, leur regard était tout amour, leurs cheveux scintillaient comme la neige, blancs aux reflets d'or. Leurs vêtements étincelaient comme l'éclair, leurs poitrines étaient ceintes d'or. S'approchant de ma couche, ils se tinrent sur le côté droit et chuchotèrent. Je me réjouis en les voyant et je les dévisageai avec plaisir. Les noirs éthiopiens frissonnèrent et s'éloignèrent quelque peu. Un des lumineux jeunes gens s'adressa avec colère aux démons ténébreux : ô, impudiques, maudits, ténébreux et méchants ennemis du genre humain ! Pourquoi venez-vous troubler les mourants et effrayer par un tel tapage l'âme qui se sépare du corps ? Ne vous réjouissez pas trop car vous ne trouvez rien ici. Cette âme jouit de la miséricorde de Dieu, vous n'avez aucune chance ! Lorsque l'ange se tut, les éthiopiens chancelèrent, vociférèrent, montrèrent les mauvaises actions que j'avais commises depuis ma jeunesse et crièrent : nous ne trouverons rien ? Et à qui sont ces péchés ? N'est-ce pas elle qui a fait ceci et cela ? Criant ainsi, ils attendaient la mort. Et voilà que la mort vint, rugissant comme un lion, exhibant l'aspect terrible d'un humain sans corps, d'un squelette. Elle portait divers instruments de torture : épées, flèches, lances, faux, scies, haches, hameçons, et d'autres encore, à l'usage inconnu. Voyant cela, ma pauvre âme trembla de peur. Les saints anges dirent à la mort : ne tarde pas, délie cette âme des liens charnels, délie-la vite mais doucement, le poids de ses péchés n'est pas grand ! La mort s'approcha de moi, prit une petite hache et trancha d'abord mes jambes, puis mes bras; ensuite, elle affaiblit tous mes membres à l'aide d'autres instruments, les séparant les uns des autres au niveau des articulations. Je fus privée de bras, de jambes; tout mon corps s'engourdit, je ne pouvais plus bouger. Ensuite, elle trancha ma tête qui me devint étrangère, immobilisée elle aussi. Après avoir dissout un breuvage dans une coupe, elle l'approcha de mes lèvres et me le fit boire de force. Ce breuvage était si amer que mon âme ne put le supporter : elle tressaillit et se sépara brutalement de mon corps. Les anges lumineux la reçurent aussitôt dans leurs bras. En me retournant, j'examinai avec étonnement mon corps allongé, insensible, et inerte comme un vêtement que j'aurais ôté et jeté. Alors que les saints anges me tenaient, les démons à l'aspect d'éthiopiens nous entourèrent en criant : cette âme a beaucoup de péchés,

qu'elle en réponde ! Et ils les exhibèrent. Les saints anges cherchèrent mes bonnes actions et, grâce à Dieu, ils en trouvèrent. Ramassant tout ce que j'avais pu faire de bien un jour ou l'autre avec l'aide de Dieu, ils se préparèrent à faire contrepoids à mes mauvaises actions. Voyant cela, les éthiopiens grincèrent des dents. Ils auraient bien voulu m'arracher sans attendre des mains des anges pour me conduire au fond de l'enfer ! Soudain notre saint père Basile apparut et dit aux anges : anges de Dieu, cette âme m'a beaucoup servi durant ma vieillesse, j'ai prié Dieu pour elle et il m'en a fait don. En prononçant ces paroles, il sortit de son sein un petit sac rouge bien plein, à mon idée d'or pur, et le donna aux anges en disant : quand vous passerez les épreuves aériennes, rachetez les dettes de cette âme avec ceci, dès que les esprits malins commenceront à la torturer. Je suis riche par la grâce de Dieu, j'ai amassé beaucoup de trésors par ma sueur et mes efforts, et je fais don de ce petit sac à l'âme qui m'a servi. Ayant prononcé ces mots, il partit. Les esprits malins, perplexes, firent entendre cris et lamentations, puis ils s'éloignèrent. Saint Basile revint en apportant plusieurs récipients contenant de l'huile pure et une myrrhe précieuse. Il les ouvrit l'un après l'autre et les versa sur moi, me couvrant d'une bonne odeur spirituelle. Je me sentis transformée et illuminée. Saint Basile dit aux saints anges : quand vous aurez fait tout ce qui convient, faites-la entrer dans la demeure que le Seigneur m'a préparée, afin qu'elle y vive ! Ayant dit cela, il devint invisible. Les anges me prirent et nous nous dirigeâmes vers l'orient».

HISTOIRE DE THAÏS

Il y avait en Egypte une fille dénommée Thaïs. Après le décès de ses parents, elle transforma sa maison en refuge pour les moines et consacra ainsi une longue période de sa vie à accueillir et à servir les pères. Mais ses biens finirent par s'épuiser et elle se mit à souffrir du manque de moyens matériels. C'est alors qu'elle rencontra des gens mal intentionnés qui la détournèrent de la vertu. Elle entama une vie mauvaise et sombra dans la débauche. L'ayant appris, les pères en furent attristés. Ils appelèrent abba Jean et lui dirent : «Nous avons entendu dire que la sœur Thaïs ne va pas bien. Lorsqu'elle en avait la possibilité, elle faisait preuve d'amour à notre égard. Montrons-lui à notre tour notre amour et aidons-la. Prends donc la peine de lui rendre visite et, selon la sagesse que Dieu t'a donnée, occupe-toi d'elle». Abba Jean se rendit chez Thaïs et demanda à la vieille femme qui gardait la porte d'annoncer sa visite. Celle-ci lui dit : «Vous, les moines, vous avez mangé tous ses biens !» Ce à quoi Abba Jean rétorqua : «Annonce-moi, et je lui ferai un grand bien !» La vieille femme se rendit chez sa maîtresse qui lui dit : «Ces moines voyagent constamment près de la Mer Noire, d'où ils ramènent perles et pierres précieuses. Va, amène-le moi !» Abba Jean entra, s'assit près d'elle, jeta un coup d'œil sur son visage, baissa la tête et se mit à verser des larmes amères.

– Abba, pourquoi pleures-tu ?

– Je vois Satan jouer sur ton visage, comment pourrais-je ne pas pleurer ? En quoi Jésus t'a-t-il déçu pour que tu te sois tournée vers ces actes qui lui sont désagréables ?

En entendant ces mots, elle tressaillit.

– Père, y a-t-il un repentir pour moi ? – Oui ! – Alors, emmène-moi où tu veux !

Et elle le suivit. Il fut étonné qu'elle n'eût donné aucune instruction, ni même prononcé la moindre parole concernant sa maison. Lorsqu'ils atteignirent le désert, la nuit tombait. Il lui confectionna un oreiller de sable et s'en fit un pour lui à quelque distance de là. Puis, ayant fait le signe de la croix sur l'oreiller de Thaïs, lui dit : «Endors-toi ici !» Ensuite, il fit ses prières et se coucha. A minuit, il se réveilla et vit un sentier qui allait de la couche de Thaïs jusqu'au ciel : des anges de Dieu y conduisaient l'âme de la femme. Jean se leva et s'approcha de Thaïs. Elle était morte. S'étant alors prosterné pour prier, il entendit une voix : «Une heure de son repentir fut davantage prisé que le repentir de bien d'autres qui ne manifestent pas une telle abnégation».